

PARIS, 14 Mars 1891.

N° 17. — Tirage justifié : 10,000 Ex.

Un Numéro : 50 centimes.

PARIS
Rue Saint-Georges, 48
RÉDACTION

LE FIGARO
Chronique du COUSIN PONS
Art et Bibelots

L'ART DANS LES

NEW-YORK
315, Fifth Avenue

Adresse Télégraphique:
YVELING-PARIS
TÉLÉPHONE

DEUX MONDES

Journal Hebdomadaire Illustré paraissant le Samedi.

ABONNEMENT:
FRANCE & COLONIES
UN AN 20 Francs
SIX MOIS 11 —
TROIS MOIS 6 —
Prix des annonces : 2.50 la ligne.

Directeur-Gérant : YVELING RAMBAUD
Principaux Collaborateurs : PAUL ARÈNE; ÉMILE BERGERAT; R. DE BONNIÈRES;
ALPHONSE DAUDET; ARMAND DAYOT; MARCELIN DESBOUTIN; L. DE
FOURCAUD; EDMOND DE GONCOURT; C^{ME} DE KÉRATRY; MAETERLINCK; PAUL
MANTZ; ROGER MARX; OCTAVE MIRBEAU; GEO NICOLET; A. SILVESTRE;
T. DE WYZEWA; CH. YRIARTE; E. ZOLA.

ABONNEMENT :
ÉTRANGER (UN AN)
UNION POSTALE . . . 25 Francs.
ENGLAND £ 1. =
UNITED STATES \$ 5. =
Prix des annonces : 2.50 la ligne.

SOMMAIRE :

TEXTE : Causerie, par SAINT-RÉMY. — Lépine, par GEORGES LECOMTE. — Les grandes collections d'Europe : Sir Richard Wallace (6^e article), par CH. YRIARTE. — Les vieux maîtres en Amérique, par L. DE FOURCAUD. — Exposition Boudin, galeries Durand-Ruel, par L. R. M. — J.-L. Motley, d'après une eau-forte de Ph. ZILCKEN. — Nos Correspondants : Exposition de Chicago, Belgique, Angleterre. — Echos. — La Musique. — Les Académies. — Nécrologie. — Expositions et Ventes. — Finances.
GRAVURES : La Seine à l'Île Saint-Denis; la rue des Saules à Montmartre, d'après les tableaux de M. LÉPINE.



La Seine à l'Île Saint-Denis. (Pont de Villeneuve-la-Garenne). D'après le tableau de M. LÉPINE

CAUSERIE

Lorsque mon regretté frère Philippe Burty commença, il y a vingt-cinq ans, à acheter quelques menus objets japonais, il ne se doutait pas qu'un goût à peine indiqué chez lui pour les choses de cette partie de l'Extrême-Orient, finirait par se développer petit à petit, l'amènerait à créer une des collections les plus rares et les plus curieuses et, du même coup, ferait de lui un des plus éloquents protagonistes de cet art ancien déjà et qu'on ne connaissait pas.

Quelques autres avec lui qui étaient entrés dans cette voie de recherches minutieuses formèrent un élément de critique littéraire des plus autorisés.

Il convient de citer parmi eux les hommes de la valeur de MM. de Goncourt et, à côté d'eux, MM. Gonse, Duret, Gillot le photograveur enfin et surtout M. S. Bing dont les continuels rapports avec le Japon le mirent à même plus que tout autre, de donner dans la plénitude de son expansion une idée rayonnante de cet art ingénieux et fin d'une poétique si délicate en même temps que d'une esthétique si élevée.

Et Philippe Burty, patiemment, longuement, au mépris d'autres plaisirs ou d'autres distractions, consacra toute les ressources dont il pouvait disposer, à l'édition de ce petit musée qui ne compte pas moins cependant de 1,740 numéros et que le commissaire-priseur vendra aux enchères publiques le 23 mars courant.

Pour se donner une idée de l'amour tendre dont notre frère entourait ces délicats bibelots, je ne puis mieux faire que de citer la description d'une minuscule boîte de laque de 5 centimètres, description qu'il écrivit sitôt après qu'il eut fait sa précieuse découverte.

C'est dans la savante préface que M. Bing a mise en tête du catalogue de la collection Burty que je copie textuellement ces lignes :

« Elle est en bois veiné jaune écaille. Elle fut fabriquée chez un peuple qui possède les plus belles essences résineuses de l'univers, et qui en est amateur au point que les dalles du palais du Mikado étaient toutes en bois noir verni.

» C'est une boîte enchantée!...

» Car si vous l'ouvrez, vous avez dédans le fond, sous le couvercle, sur le retour des côtés, un tableau en laque d'or, du laque le plus pur, constellé de pépites d'or, tracé du pinceau le plus sobre et le plus sûr de ses traits. Je dis un tableau, oui, un tableau sans bornes et sans sujets épisodiques, la mer, les petits flots qui glissent entre les rochers, les caressent, laissant à sec sur la grève des coquillages qui brillent; la mer, émue par la brise, comme une belle fille qui se séche au soleil, en frissonnant un peu.

« Je n'ai jamais rencontré dans aucun art une impression aussi imprévue, aussi franche, aussi magistrale. J'ai souvent dit, en riant, que ces boîtes me semblaient de petits tombeaux somptueux pour des idées délicates, des déclarations fugitives, des serments vite rompus, des sensations flétries et fleurantes comme des pétales de roses de bengale, cueillies à deux, dans une allée à l'automne. Cette fois, c'est cela, pas autre chose que cela. La grande idée qu'a mise un ouvrier dans cette chambre close! La solide et fière sensation que se rappelait la dame qui ouvrit cette boîte, comme elle eût fait d'un carnet, ou d'un livre de vers corné à une page! La fine et hautaine civilisation que cet épisode nous transmet!... »



Cet art si finement décrit est porté en telle estime chez ceux qui en sont les maîtres, qu'à l'heure présente, les Japonais eux-mêmes viennent en Europe disputer, soit chez les marchands, soit dans les salles de ventes, tous ces exquis produits pour les rendre à leur pays d'origine.

Le goût de la japonaiserie et les amateurs japonais sont bien modernes ; je m'explique : il est évident, qu'il y a trois siècles, et plus, des objets d'essence japonaise arrivèrent en Europe ; mais, soyez sans crainte, jaloux de leur art, ceux qui les expédièrent, qui nous les envoyèrent par ballots en Hollande se gardaient bien de donner à nos pères les manifestations les plus exquises de leur prestigieux talent ; — ils envoyèrent tout bonnement de bonnes pièces hâtivement fabriquées, et je regrette de ne pas savoir la langue japonaise pour vous donner la traduction de ces mots qui devaient accompagner les envois : c'est toujours assez bon pour eux.

Laques, ivoires, potiches à gros décors voyants, tout cependant fut accueilli avec enthousiasme par les seigneurs riches de l'époque.

Puis, les envois cessèrent tout à coup, les missionnaires au zèle ardent avaient si bien réussi à implanter la divine doctrine du Christ aux lieux et places de celle de Boudha, les prosélytes étaient si nombreux que l'Empereur, jaloux d'une rivalité menaçante, rompit toutes relations avec l'Europe et fit exterminer près d'un million de ses sujets convertis. Ce n'est que deux cents ans plus tard que les relations furent renouées.

Là encore, les échanges de marchandises japonaises contre argent européen furent-ils faits plutôt pour nous duper que pour nous enrichir.



L'art pour cela n'en allait pas plus mal au Japon. Les feudataires de la couronne s'entourèrent d'artistes nombreux, au goût sûr et affiné ; ces artistes recevaient une hospitalité princière dans ces petits cours où les rivautes ne tardèrent pas à se faire jour. Ces artistes sont ceux dont les noms, dont les signatures ornaient les objets sortis de leurs mains.

Aussi a-t-on pu reconstituer ainsi les noms des laqueurs les plus célèbres, des sculpteurs de bois et d'ivoires, des forgeurs de lames, des ciseleurs de gardes de sabre, de Kotsukas et de Kogais, d'anneaux de sabres, de Menukis et de Kanomonos.

Toutes ces merveilles d'un art primesautier, synthétiseur, variées à l'infini, seraient restées évidemment pendant des années encore lettre morte pour les Européens.

Il y avait bien en, au XVIII^e siècle, à l'époque où La Pérouse rapporta ces rarissimes urnes des rois Mung connues dans la céramique sous le nom de Céladon fleuri, quelques curieux objets du Japon indiquant la finesse d'un art dont on ne connaît jusqu'alors que les formules épaissees.

Au nombre de ces futilités élégantes, il faut citer les objets exposés maintenant au Louvre et dont aimait à s'entourer la reine Marie-Antoinette, mais, je le répète, pour être de beaucoup supérieurs à ceux qui étaient parvenus jusqu'alors en Europe, ils n'approchent pas cependant de la ténuité, de la délicatesse de décors, de l'intensité de vie, de la philosophie religieuse ou sociale dont les manifestations sont si luxueuses dans la collection de Philippe Burty.

Comment notre regretté ami est-il arrivé à former une réunion d'objets aussi merveilleux que ceux composant sa collection ?

La réponse est bien simple.

Il n'a fallu rien moins que les événements révolutionnaires dont le Japon fut le théâtre en 1868 et qui amenèrent la ruine de nombreux feudataires, pour que les trésors cachés des antiques petites cours arrivassent jusqu'à nous, entassés pêle-mêle avec des objets de factorerie comme ceux qui encombrent encore aujourd'hui les grands magasins comme le Louvre ou le Bon-Marché.

C'est dans ces caravansérails de la bimbeloterie et du chiffon que Burty, pour des prix dérisoires, guidé par le goût le plus affiné et le plus sûr, forma la plus grande partie de la riche collection qu'il laisse après lui.

SAINT-REMY.

Lépine

Il est des artistes intéressants et modestes qui travaillent silencieusement, à l'abri des reportages, et dont on parle peu parce qu'ils se manifestent avec discréction. Et puis, le gros public ne répartit pas ses sympathies entre beaucoup d'individualités; économique de ses admirations et simpliste, il s'éprend de quelques noms, d'un petit nombre de talents et méconnait les efforts qui, moins particularisés et moins saillants, ont droit néanmoins à sa faveur.

M. Lépine est de ceux-là. Il a travaillé consciencieusement, hors des colifichets de la gloire, soucieux de réaliser par d'honnêtes procédés ce que son âme honnête a senti.

Les amateurs délicats, qui depuis longtemps suivent avec intérêt ses recherches, savent combien scrupuleux fut son labeur. Hostile au métier facile, au leurre du trompe-l'œil, aux coutumières tricheries, il se proposa toujours de rendre par un *faire* loyal l'intégralité de ses visions.

Et ses visions ne sont point banales.

M. Lépine me semble être avant tout le peintre des intimités rurales, des coins de prairies et des solitaires venelles. Il a le sentiment des feuillages touffus, des frondaisons denses et des herbages ondulants sous la brise. Il enserre dans d'étroites délimitations de jolis coins de campagne. C'est coquet, intime, mystérieux. Parfois, des vaches paissent dans l'herbe drue, un berger circule qui les garde. Mais la mobilité des êtres ne trouble pas l'immobilité silencieuse du paysage. Ses petites études de la nature restent délicieusement calmes et reposantes. Le peintre ne se soucie point des turbulences soudaines de ciels et de clartés ou des violentes colorations naturelles; il préfère les heures et les températures normales pendant lesquelles la nature, nullement inquiétée par de puissantes influences ambiantes, apparaît avec ses essentiels et permanents aspects; cette recherche d'effets un peu identique ne cesse d'intéresser.

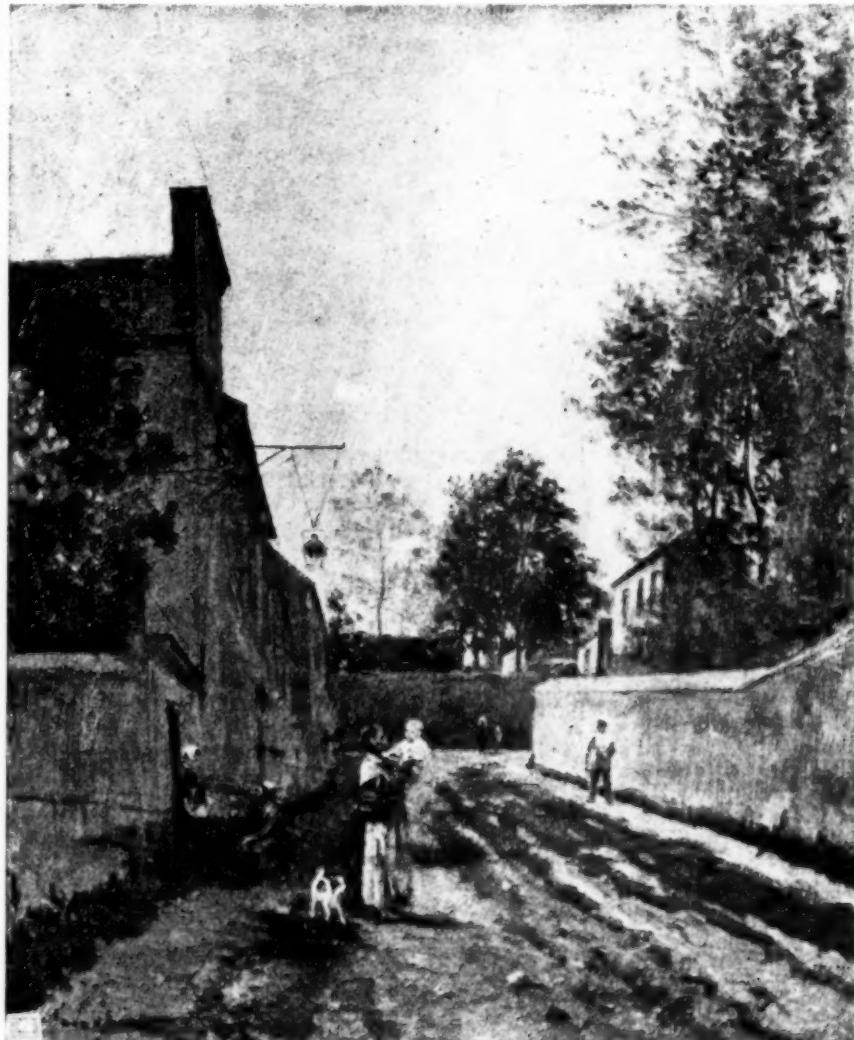
Souvent, les études un peu fermées, un peu trop précises de M. Lépine s'ouvrent, s'agrandissent. Ses horizons très distants se prolongent en un infini suggestif et vaporeux. Il connaît les beaux tons violâtres ou bleus qui prolongent les étendues et les

ornent d'un charme si troubant. Peut-être dans certaines de ses toiles pourrait-on relever d'imparfaits accords de tons entre les premiers plans et les fonds. Les dégradés ne sont pas toujours insensibles et ténus. Il y a parfois de brusques à-coups qui rompent un peu l'harmonie. Ce sont sans doute des dissonances voulues par le peintre pour accroître la puissance de l'impression donnée. Car, en général, cet artiste honnête est autant que quiconque respectueux des valeurs.

Les ruelles de bourgs peintes par M. Lépine captiveront plus encore. Il sait les mousses et les lichens qui revêtent, sur les bas-côtés des chemins, les pavés inégaux; il connaît les végétations parasites des vieux murs, et l'intimité mystérieuse des jardins clos, révélés au passant par les hauts arbres qui dépassent les murailles et emplissent la rue de leurs belles verdure.

Il interprète, avec un très grand sentiment de la paix provinciale, les portes basses, inquiètes, sournoises des petites villes, les chiens s'ébattant en tas sur les détritus épars, la molle allure des gens sans occupation, sans hâte, qui flânen aux portes et recueillent des cancans. M. Lépine a compris la philosophie de la solitaire lanterne, se balançant au tournant d'une rue déserte et l'hostilité triste d'un portail fermé. Ce sont de justes chroniques de province. Elles relatent la vie monotone, morose des bourgades. La campagne disparaît presque, tant elle est enserrée dans les murailles protectrices. Elle est simplement rappelée avec discréption, pour bien indiquer que, tout près, elle s'étale dans la fécondité luxuriante de ses végétations.

M. Lépine appliqua aux coins pittoresques de Montmartre la même vision et les mêmes procédés. Certaines rues de la Butte sont d'ailleurs restées des ruelles de village ou des passages de petite ville. La vie intérieure des maisons se prolonge sur la chaussée: des groupes de marmots y piaillent et soudain l'on entend le chant d'un coq. Des femmes mangent sur leurs portes, cancanent et l'on ignore là-haut le tressaut des fiacres. Le peintre en a donc sans peine restitué la vraie physionomie. Il a peut-être accru exagérément l'immobile placidité de ce quartier et insuffisamment éclairé ses aspects imprévus. Mais, habitué aux larges ensoleillements de la campagne, M. Lépine s'est sans doute trouvé mal à l'aise de cette dispersion plus complexe des clartés, dans les angles des maisons, les coins de rues et l'enchevêtrement des cheminées.



La Rue des Saules à Montmartre. (D'après le tableau de M. LÉPINE).

Montmartre, enfoui sous la neige, l'a séduit plus encore. L'artiste a rendu avec sincérité le lourd amoncellement des couches qui épaisse les lignes de la nature, les objets extérieurs, immobilise et rend silencieux les paysages les plus vivants. De rares Montmartrois, aux gestes gourds, se meuvent en ces blancheurs qu'on sent couler sous leurs pas. Dans quelques toiles, les ciels ne correspondent peut-être point avec assez de justesse à la saison et aux froidures évoquées. L'atmosphère de gel n'est pas évidente. On voudrait sentir le frisson des êtres que l'air glacial saisit et l'implacable apêté de la bise hivernale. Mais ces réserves ne doivent point diminuer la valeur des paysages de neige que le peintre a si fréquemment étudiés. L'engourdissement des choses chez lui n'est pas factice. Sa neige n'est point, comme dans l'œuvre de tant de peintres, un déplorable coton qui, au lieu de glacer la nature, semble plutôt la vêtir et la réchauffer.

M. Lépine fut un des premiers qui s'intéressèrent à la vie des quais, au mouvement de la navigation. Le chargement des cargaisons, l'activité fiévreuse des mariniers et des hommes de peine, la mobilité des chalands entre les parapets abrupts, sous les arches encombrées, ont été pour lui l'objet d'études sincères. En outre de cette incessante action, il sait la désolation d'une mendiane assise contre un revêtement, le sinistre accroupissement des vieilles femmes aveugles et tremblantes, les tas sordides de gamins qui grelottent et, à travers des loques, montrent leur chair blémie. Le ton acajou des bateaux sur l'eau verdâtre, les violentes ornementations des prores s'allient à la froide rigidité des berges, des voûtes de ponts, pour donner l'exacte sensation d'un quai. Des affiches, aux vives couleurs, habilement réparties sur les murailles, en réjouissent un peu le gris monotone. Et la masse opulente de Notre-Dame, en sa majesté glorieuse, toujours domine le mouvement du fleuve et les grouillements humains.

Cette science du bateau de transport, M. Lépine l'a mise dans ses marines. Depuis longtemps, il s'est soucié de relater les aspects divers, dans des éclairages et des températures différentes, du canal de Caen, animé d'une incessante navigation. Il restitue assez prestement la physionomie et la signification d'un gros bateau, la vacillante mobilité d'une chaloupe et ses marins ne sont vraiment pas trop les accessoires sacrifiés du paysage.

Peut-être trouvera-t-on que M. Lépine use de procédés un peu sommaires pour éclairer ses toiles. Des empâtements de blanc, très en relief, ont pour but d'illuminer les aspects. C'est un peu fruste. Mais ce procédé naïf prouve encore l'honnêteté scrupuleuse de l'artiste. Il est trop sincère pour dissimuler les déficiences de son « métier ». Il les avoue. Un peintre qui consentirait à des duperies, célerait avec une adresse plus complexe les facilités auxquelles il a recours.

Il sied d'ailleurs de ne point oublier que les premières œuvres de M. Lépine remontent à une vingtaine d'années. Alors, la peinture claire n'avait pas conquis tant d'artistes, élucidé si nettement les palettes et fait resplendir les toiles des magnificences solaires. Les tableaux de M. Lépine révèlent donc d'intéressantes recherches vers des colorations intenses, vers des clartés plausibles. Sans doute, son effort a été dépassé, mais il nous semble juste de rappeler le nom de ceux qui, dès cette époque lointaine déjà, se sont soucié, sans y parvenir toujours, d'éclairer normalement leurs études.

De plus en plus, ces années dernières, les paysages de ce peintre tendent vers la vie, le mouvement, la lumière.

Mais sa personnalité vaut par des qualités propres que je crois avoir suffisamment indiquées plus haut.

GEORGES LECOMTE.

Lire dans le *Figaro* du mercredi notre chronique hebdomadaire : ART & BIBELOTS, signée LE COUSIN PONS.

LES GRANDES COLLECTIONS D'EUROPE

Londres

COLLECTIONS D'HERTFORD-HOUSE

(6^e Article)

LA PORCELAINE, LES MAJOLIQUES, LES ÉMAUX

Étant données les tendances qu'on a constatées chez les fondateurs des grandes collections d'Hertford-House, on ne s'étonnera point d'y rencontrer une section spéciale, la Porcelaine, qui, dans la collection de la Céramique, est regardée comme une des plus complètes et des plus précieuses de l'Angleterre. Nous renvoyons pour le détail des pièces à l'ouvrage de M. Edouard Garnier sur la *Pâte tendre*, et comme nous l'avions fait jusqu'ici, nous nous bornons à une énumération qui donnera une idée de l'importance de cette section, tout en signalant quelques œuvres maîtresses.

L'histoire de la porcelaine peut s'écrire en face de ces spécimens, depuis sa découverte jusqu'à nos jours. On sait qu'au commencement du XVII^e siècle, un peu à tort et à travers, on a désigné la fine pâte dure, que nous avons nommée porcelaine, sous le nom de Chine. Les Anglais ont persisté ; le mot anglais *China*, qu'ils prononcent énergiquement *Tchina*, est toujours à la mode. Effectivement, on s'entend aujourd'hui sur ce fait que les Chinois sont les inventeurs, et que ce n'est guère qu'en 1700 que Boettcher, qui était je crois Saxon, par une analyse subtile, reconnut dans les spécimens venus de l'Extrême-Orient le *kaolin*, dont nous avions des gisements dans maintes contrées de l'Europe ; ce fut le point de départ de la fondation de la première manufacture royale à Dresde.

La chronologie s'établit donc à Hertford-House par les beaux exemples de porcelaine de Chine richement montés par les artistes du métal sous Louis XIV et sous Louis XV, par ceux de Dresde richement décorés, par les produits de la première fabrique française installée à Vincennes en 1745, sous la direction de Charles Adam, puis bientôt, en 1756, par ceux de la manufacture de Sèvres ; sans compter des fabriques intermédiaires qui sont des dérivées, et ne diffèrent guère que par la décoration et l'accent. Nous ferons toujours observer que ce classement scientifique, qui nous est cher parce que nous voulons que la visite d'un musée, d'une galerie et d'une collection quelle qu'elle soit, comporte, avec l'admiration pour les œuvres, un enseignement et une étude, est fait ici pour les besoins de la cause et la commodité de l'exposition : mais à Hertford-House, à part quelques vitrines, les objets de céramique les plus précieux sont disséminés dans l'ensemble des appartements, en harmonie avec les fonds et les meubles, et disposés partout pour le plaisir des yeux sans égard pour la chronologie. J'ajoute que si le parti pris est moins scientifique, c'est là un des charmes de ces collections.

Si on réunit les pièces par ensemble, en groupant les services de dix, douze ou dix-huit pièces, et en les comptant seulement comme des unités, on arrive pour le catalogue spécial à un nombre de trois cents groupes qui se subdivisent en mille pièces, toutes de premier choix et dont un assez grand nombre reste unique. On sait que la période de Sèvres la plus estimée se place entre 1760 et 1795 ; c'était le moment de la *Pâte tendre* ; dès 1769, on dirigea les études dans le sens de la découverte de la *Pâte dure* : on en possède à Hertford-House quelques spécimens qui sont des pièces d'études et d'expérience. A partir de 1789, les deux fabrications, *pâte dure* et *pâte tendre*, marchent de conserve jusqu'à la fin du siècle où la *pâte tendre* disparaît.

Nous sommes ici en face des marques de Vincennes, de Sèvres et de Dresde à toutes les périodes. Un nombre assez grand de

ces pièces est de provenance royale ou princière ; les origines sont diverses, mais les grands achats remontent assez haut et se placent entre 1835 et 1860. Comme la Révolution française avait dispersé aux quatre coins du monde tous les objets de main d'un caractère précieux dont la vente pouvait être une ressource dans l'émigration, on vit entrer dans les collections anglaises un grand nombre de produits de Sévres qui appartenaient aux personnage bannis de France forcés de les aliéner. De tout temps les Anglais, qui ont un goût marqué pour la céramique, avaient aimé et protégé la porcelaine ; la collection Hertford a donc eu pour fonds un certain nombre de pièces importantes dont l'achat remonte aux temps de la Révolution et de l'Empire. Depuis, les *hauts* et les *bas* de la vie de certaines grandes familles réservèrent au grand collectionneur des occasions uniques : telle fut en 1846 la vente par autorité de justice du mobilier de lord Wellesley (plus tard lord Mornington) où pour un prix vingt fois inférieur à sa valeur, le marquis s'empara d'une garniture de cinq vases de Sévres qui sont regardés comme tout à fait hors ligne.

Le grand service (Sèvres), dit de l'impératrice Catherine, payé un peu plus tard cent vingt mille francs est estimé hors de pair, avec les deux vases de Dresden de l'année même de la fondation de la manufacture royale, et le *Standisch* offert par le roi Louis XV à la Dauphine Marie-Antoinette, orné des quatre médaillons du roi, de la dauphine, avec leurs monogrammes et les armes de France. A côté du *Service de Catherine*, il faut placer encore six pièces d'ensemble, ornement d'un salon offert par Louis XV à la grande Impératrice.

On connaît les fameux *Vases de Fontenoy* par l'exemplaire de la collection Double, on peut y ajouter une pièce unique, le *Vaisseau de Sèvres*, toutes voiles dehors, qu'on a cru une allusion aux armes de la Ville de Paris, et qui serait plutôt un souvenir du combat de la *Belle Poule*, dont l'impression fut si grande, que les femmes de la Cour se coiffèrent à la belle poule en imitant une frégate avec la disposition de leurs cheveux. Les amateurs font aussi le plus grand cas de quelques spécimens d'une manufacture privée, installée par le comte de Choiseul Gouffier pour la satisfaction de son goût personnel pour la porcelaine. Tous les genres, presque tous les modèles et toutes les tentatives de Vincennes, de Dresden et de Sèvres sont donc représentés dans cet ensemble. Si on examine les marques et les dates, on voit que la période de 1760 à 1780 compte à elle seule cent sept vases, et la forme dite *jardinière* en compte trente. Il va sans dire que, dans les groupements faits au point de vue du goût personnel du maître de la maison, on a rapproché ces belles choses fragiles des meubles précieux de la même époque dont elles sont le complément, et des toiles galantes des petits maîtres charmants auprès desquelles elles se sentent en famille ; tandis que ça et là, placées sans pédanterie, elles font contraste par leur grâce avec la grandeur ou la fougue de tels ou tels maîtres d'autres écoles dont les œuvres ornent les parois.

LES MAJOLIQUES

Si la peinture, le meuble, le bronze d'ameublement, les miniatures et la porcelaine forment de véritables collections qui, par l'importance du nombre et des spécimens, pourraient être détachées de l'ensemble et à elles seules offrir un intérêt ; les Majoliques ne forment, à Hertford-House, qu'une simple série. La section italienne, cependant, y compte encore cent trente-deux pièces, des fabriques de Faenza, de Pesaro, Castel Durante, Forli, Rimini, Gubbio, Fabriano, Castelli, Savone, Venise, Padoue et Rome. Les plus anciennes de cette école remontent à la moitié du XV^e siècle, les plus tardives sont celles de Castelli, de la fin du XVII^e siècle. Les maîtres de Gubbio et de Pesaro, Giorgio Andreoli, le frère Girolamo, Orazio Fontana, Nicolo di Gabrieli sont représentés par des spécimens hors ligne.

Les pièces de Majorca sont importantes aussi ; originaires des fabriques hispano-arabes qui avaient survécu à l'expulsion des Maures du midi de l'Espagne, puis bientôt du Nord de la

Péninsule ; elles se confondent aux yeux de ceux qui ne sont point initiés, par l'esprit décoratif, le ton et l'aspect, avec les spécimens dits *siculo-arabes* qui datent des derniers temps de l'occupation de la Sicile par les Maures. Mais la nuance existe ; elle frappe les amateurs et se dénonce vite à leurs yeux ; à Hertford-House, on peut, par le rapprochement des hispano-arabes et des *siculo-arabes*, établir la différence entre les promoteurs de la majolique purement orientale et les œuvres de leurs successeurs. Les Espagnols, une fois maîtres du territoire qu'ils venaient de reconquérir, s'allierent, en réalité, avec ceux qu'ils venaient de vaincre ; ils leurs empruntèrent leurs procédés et y introduisirent, eux catholiques, la représentation de la figure humaine proscrite par les fils de l'Islam, tandis que reflétant ainsi l'histoire contemporaine, les vaincus mêlaient aux formes décoratives les armes et les écussons de leurs vainqueurs.

La faïence de Perse, si recherchée de nos jours, et les fours de l'Île de Rhodes des chevaliers, aux bouquets éclatants, aux vifs émaux, comme celles des Della Robbia, c'est-à-dire la *Terra Cotta* et la sculpture émaillée, fournissent encore de beaux spécimens. Confondus dans la collection du comte de Nieuwerkerke incorporée dans celle d'Hertford-House, ces pièces pourront en sortir pour être rapprochées des écoles italiennes et faire la série chronologique le jour où on classera scientifiquement ce musée pour en faire un musée d'études.

Le mouvement français, très original, très national, et qui conserve son caractère avec les *rustiques figulines du royaume*, dues à Bernard Palissy, est très bien représenté à Hertford-House. On trouve là les divers spécimens des travaux plastiques de Bernard Palissy, les rustiques figulines réduites à leur petite dimension, les ouvrages modelés et non moulés, comme aussi les ouvrages moulés, qui étaient alors dans le courant, destinés soit à la décoration des buffets et dressoirs, soit à l'usage de la vie.

LES ÉMAUX

Les émaux sont d'un bel ordre, et quelques pièces peuvent soutenir la comparaison avec ceux de la galerie d'Apollon ou ceux de la collection Spitzer, mais le nombre en est restreint et ils relèvent de la collection dite de la Renaissance. Il n'y a donc pas lieu de les constituer ici en série ; ils occupent aujourd'hui des places réservées, à droite et à gauche de la cheminée du cabinet de travail de sir Richard Wallace, à Hertford-House, dans deux vitrines monumentales qui contiennent les objets d'art les plus rares et les plus réservés. Les provenances en sont très diverses ; vers 1873, l'idée avait germé dans le cerveau du collectionneur de constituer une série plus importante ; une occasion superbe s'était présentée (la vente de la collection Banks), sir Richard, séduit par cet ensemble tout fait, où figuraient des pièces d'une extrême rareté, traita avec M. Davis qui fut l'intermédiaire. Vers la même époque, M. Spitzer lui proposait aussi une armure damasquinée d'or qu'il avait achetée à Vienne, dont le prix s'élevait à un chiffre considéré alors comme frénétique. A cette époque, les collections étant encore déposées à Bethnal Green, et sir Richard Wallace procédant à l'appropriation de sa nouvelle résidence, il dut déposer ces beaux objets dans les magasins du *Pantechnicon*, où le tout devint peu de temps après la proie des flammes. Ce fut un désastre, bien que la collection déposée fut assurée. Nous dûmes alors, pour convaincre les assureurs du bien fondé de l'estimation de l'armure, rechercher les objets d'art dont le prix en vente publique avait dépassé la somme de huit cent mille francs. Armure et émaux furent écrasés sous la masse de la construction qui s'effondra sous l'action du feu, ne laissant plus debout que sa carcasse de fer. Sur l'emplacement de la chambre numérotée réservée au dépôt de sir Richard Wallace, une fois les décombres enlevées, on retrouva les caisses écrasées et l'armure presque en scorie, comme si elle sortait des entrailles de la terre à Herculanum ou à Pompeï ; et sur les plaques précieuses qui jadis représentaient des émaux des Limousin et des Pennicaud, le verre en fusion montrait

encore ça et là des traces avivées par le feu et des larmes d'émail cristallisées. Il n'y a donc plus à parler de ces ombres.

Les pièces les plus remarquables sont signées des grands noms des Léonard Limousin, et des Pierre Courtois; les plats, les aiguilles, les coffrets, les coupes, les portraits sont de la période de la Renaissance, une tasse en grisaille, œuvre élégante de Pape. serait, avec les œuvres des premiers Pennicaud, la seule qui remontât au xv^e siècle. Il faut faire ressortir aussi la plaque *Apollon et les Muses* signée Pierre Courtois, entourée d'une jolie frise arabesque. Le *Portrait de Henry d'Albret* est de la famille des portraits royaux de la collection Seillière, de celle des André et des Rothschild, il est signé Léonard Limousin. On a distrait de la collection, pour la placer parmi les bijoux, une pièce célèbre, d'une extrême rareté, une petite plaque d'émail translucide que la plupart des amateurs d'Europe se sont disputés à la vente Allègre, acquise dès 1872 par sir Richard. Ce petit panneau d'or, sorte de baiser de paix, autel microscopique fait pour Pierre de Bourbon et sa femme Marie, représente sur l'un des volets Charlemagne et saint Louis en pied dans leur costume souverain, et sur l'autre les deux personnages royaux protégés par la Vierge et Saint-Pierre. Il faudra classer parmi les objets d'art décoratif quatre brûle-parfums de très grande dimension, émaux cloisonnés de la Chine montés au grand siècle, qui atteignent la plus grande dimension connue dans les collections, et peuvent rentrer dans la famille de ceux de l'amiral Coupvent-Desbois et de ceux de M. Cernuschi.

Encore que le sujet soit varié et qu'on évite la monotonie par la multiplicité des genres, nous avons hâte d'en finir avec ces énumérations successives, que nous ne donnons que comme les sommaires d'études spéciales qu'on devrait consacrer à chacune des grandes séries, et nous réunirons dans un dernier article : *les Boîtes, la Joaillerie, le XV^e siècle et les Armes et Armures.*

CHARLES YRIARTE.

Les Vieux Maîtres EN AMÉRIQUE

Nous avons coutume de suivre de très près, non seulement l'évolution de l'art à l'étranger (cela est trop naturel), mais aussi les diverses manifestations de l'opinion publique étrangère. Les journaux quotidiens ont pris l'habitude de s'occuper souvent et longuement des choses de l'art. En thèse générale, c'est un grand bien. Malheureusement, l'incompétence de certains critiques improvisés, les passions, les vues trop spéciales ou les hardiesse purement spéculatives de chroniqueurs, doués parfois de réelles facultés littéraires, contribuent pour une large part à susciter et à propager des malentendus dont les meilleurs esprits finissent par être atteints. C'est ainsi que nous avons rencontré dans un important journal américain, *The Sun*, de New-York, un article infiniment curieux, d'un tour spirituel, d'une argumentation séduisante et paradoxale qui nous paraît appeler la discussion. Mais, pour que nous en puissions raisonner à notre aise, un court préliminaire est indispensable.

Depuis vingt-cinq ans, nous savons que l'Américain s'est avisé de devenir collectionneur. Riche à millions, sollicité par le bien-être, le luxe et les élégances, facile à la dépense presque autant que hardi au gain, il a payé autant qu'on a voulu quantité de tableaux mythologiques ou anecdotiques, signés de noms plus ou moins à la mode, et, le plus couramment, de la plus insigne médiocrité. Peu à peu, du cabinet des amateurs, ces platitudes sont entrées dans les galeries publiques en formation. Pendant ce temps, en certains milieux plus relevés, plus sérieusement travaillés du souci de l'art, on accueillait les œuvres saines et fortes des vrais maîtres; le goût s'affinait; les idées esthétiques faisaient leur chemin. Les hommes d'origines diverses, confondus dans la Société des États-Unis, retrouvaient chacun des

souvenirs, des traditions et des admirations de son pays. Le Hollandais ne tarissait pas sur Rembrandt, sur Franz Hals, dont on lui avait conté merveille. L'Allemand vantait son Holbein, son Cranach, son Albert Dürer, l'Anglais son Gainsborough, son Constable et son Lauwrence, l'Italien son Raphaël, son Corrège, son Véronèse et son Titien, le Belge son Memling et son Rubens, le Français son Watteau, son Fragonard, son David même... que sais-je? Un beau jour, sur ces entrefautes, on s'est aperçu de l'inqualifiable composition des cabinets privés et des musées nouvellement ouverts. Partout, les toiles les plus convenues, les plus insipides. Presque rien qui pût intéresser la conscience d'un artiste ou procurer à un véritable amateur un soupçon de plaisir. Décidément, le contrepoids des graves peintures des aînés était nécessaire, en ce débordement de fadaises d'exportation et de vil commerce. Et, tout de suite, le goût des connaisseurs s'orienta du côté des anciens. Des millionnaires généreux offrent aux galeries d'art des grandes villes des œuvres importantes, caractéristiques, utiles à montrer au public. Notez que l'on ne cesse point, pour cela, d'acquérir de beaux ouvrages modernes à foison... Il semble que tout soit pour le mieux dans le meilleur des nouveaux mondes. Eh bien, non! Détrompez-vous. Certains raffinés commencent à se plaindre. Or, c'est ici que je crois devoir faire un emprunt au journal *The Sun*, de New-York :

« Au moment où nous sommes, y disait récemment M. Th. Child, l'Amérique a sur l'Europe l'immense avantage d'être libre du fardeau de l'admiration traditionnelle en matière d'art. Les murs de ses musées sont pareils à l'or vierge dont on peut tirer également des œuvres exquises ou médiocres, suivant l'emploi qu'on en saura faire. Il n'est pas douteux que l'Amérique ait manifesté de belles aptitudes esthétiques. Ses sculpteurs, en tête desquels marche Saint Gaudens, ne sont pas à dédaigner. Des peintres tels que Dannat, Sargent, Harrison et Abbey ont assuré un rang à sa peinture en Europe. John La Farge n'a pas de rival. Le mouvement, en architecture, tant à l'est qu'à l'ouest de l'Amérique, est unique à cette heure. Au point de vue des tissus, des meubles, de la céramique, de l'orfèvrerie et de la verrerie, nous donnons déjà mieux que des promesses. L'idéal pour notre nation serait de rester elle-même, maîtresse de son esprit, sincère et vraie — de regarder avec méfiance l'art ancien de l'Europe, ou, pour mieux parler, les anciennes réputations des Européens. Cet idéal serait aussi de ne plus acheter *par tradition*, mais par conviction et raisonnement et surtout, de ne plus remplir nos musées du rebut de trois siècles d'art...»

Voilà qui est, vraiment, énoncé avec une netteté rare et qui a toutes les apparences de la raison. Certes, les musées sont ce qu'on les fait; il est puéril et périlleux de les garnir de n'importe quels rebuts, vieux ou récents, et l'on proteste à bon droit contre tout mauvais choix d'œuvres qu'on y expose. En ces observations, l'écrivain est parfaitement judicieux. J'admetts encore avec lui, sans nulle peine, que l'Amérique doit avoir son art national et n'imiter aucun génie étranger. Où je suis forcé de me séparer de M. Child, c'est sur ce point que le public américain est *libre du fardeau de l'admiration traditionnelle en matière d'art*. En vérité, pas un peuple n'en est moins émancipé que ce peuple cosmopolite des États-Unis, dont les citoyens viennent de toutes parts et gardent en eux la force de leurs idées originaires et de leurs préjugés mêmes. L'Amérique n'aura une entière vigueur d'originalité artiste que le jour où tous les éléments disparates qui constituent sa population se seront fondus dans l'unité. Elle n'est aucunement assimilable à la Gaule romaine au moment de l'invasion des barbares. Ce ne sont point des barbares, en effet, qui envahissent des civilisés de l'autre côté de l'Atlantique; mais bien des demi-civilisés qui envahissent d'anciens sauvages. Tous les goûts dépravés, toutes les fantaisies surannées de tous les points d'Europe ont donc là-bas rendez-vous et carrière ouverte. Où diable, en ce public, si mêlé, si compliqué et si complexe, la naïveté aurait-elle sa place? Ceux-là seuls peuvent se vanter d'être affranchis des vaines traditions qui sont naïfs devant les choses et devant la vie. Montrez-nous

s'il vous plaît, la naïveté américaine dans la masse nationale ? Et, si réellement elle n'existe pas, pourquoi vouloir environner le peuple entier d'une bizarre muraille de la Chine qui laissera passer les méchantes œuvres d'aujourd'hui et non les belles créations d'autrefois ? Le mieux est, en ces conditions, qu'on soumette aux regards de tous des documents précis, typiques, permettant la comparaison, ouvrant, en un mot, des horizons particuliers.

A l'égard de l'influence sur l'esprit américain, celle des tableaux modernes peut être, à la bien prendre, aussi pernicieuse que celle des anciens. Si l'on est résolu à faire le portrait de l'Amérique et si l'on craint d'avoir l'œil fausse par la contemplation de toiles étrangères, il devient également dangereux de regarder des peintures françaises, anglaises, allemandes ou italiennes, quelles qu'elles soient et qu'elles datent de deux cents ans ou d'hier. Soyez donc entièrement logique et réclamez, délibérément, au nom de la formation d'un goût exclusivement américain, la totale fermeture de l'Amérique aux œuvres d'art de tout pays et de toute époque, sans distinction.

Au demeurant, mon avis est qu'on se trompe souvent dans l'opinion qu'on a du rôle pratique des musées. On croit volontiers qu'ils servent surtout à l'avancement des artistes : nullement, ils servent bien davantage à l'instruction du public. Les artistes originellement doués — les seuls qui comptent aux yeux de l'avenir — s'inspirent franchement de la nature et c'est de l'observation directe des choses, sans nulle préoccupation du pastiche, qu'ils tirent une note de réalité nouvelle. Les galeries publiques n'ont jamais suscité et jamais détourné de sa voie un grand peintre. L'esprit souffle où il veut, quand il veut. C'est folie de s'imaginer qu'il soufflera à commandement au musée plus qu'ailleurs. Les belles collections sont accessibles à tout le monde comme les bibliothèques des grandes villes. Chacun y vient s'y instruire ou s'y distraire, s'y remplir d'idées ou d'impressions critiques, mais le travail de création, réservé à peu d'hommes, se fait à l'écart et sous de bien autres auspices.

Le collectionneur public ou privé fait acte de dilettantisme au profit des délicats et d'enseignement général au bénéfice de la foule : rien de plus, mais aussi rien de moins. Et c'est déjà énorme.

Tout compte fait, les Américains ont tort de soulever des questions de cet ordre purement subtil. La discussion classique sur les anciens et les modernes n'est plus à rouvrir à aucun titre. Les anciens ont été des modernes : les modernes seront à leur tour des anciens. A chaque époque et à chaque pays de produire selon ses pensées et ses tendances. Aux raffinés de toutes les zones de comprendre la beauté universelle en ses multiples manifestations. J'engage les connaisseurs des États-Unis aussi bien que ceux d'Europe à ne jamais acheter que des œuvres d'un mérite certain, d'une éloquence évidente et qui frappe à coup sûr. Qu'ils acquièrent le tableau d'un maître d'il y a deux siècles ou celui d'un maître d'aujourd'hui, la même critique s'impose et les mêmes garanties sont de rigueur. Entourez-vous d'œuvres susceptibles de vous communiquer des sensations et des émotions d'un ordre haut et vivant. Rejetez loin de vous les œuvres douteuses ou de convention. Dans le fond, pour le sincère amateur à qui la peinture importe plus que les costumes, les anecdotes et même que les souvenirs historiques, les dates plus ou moins récentes ou reculées sont peu de chose. L'essentiel, c'est la grande qualité des morceaux. Je n'achèterais pas plus volontiers, pour ma part, un mauvais primitif qu'un mauvais panneau de l'Ecole présente. Que les Américains ne tolèrent dans leurs cabinets et dans leurs galeries que des morceaux de choix : c'est la seule règle qu'on leur puisse recommander comme infaillible. Puis, qu'ils ne se concentrent pas en de simples jouissances de paléographes déchiffreurs de pièces d'archives et qu'ils ne cessent point de regarder la nature en face de l'art et de se rafraîchir les yeux en sa profondeur. Jamais fardeau d'admiration, même traditionnel, ne leur semblera lourd, car ils auront éprouvé la tradition même au

contact des réalités vivantes et ils en auront reconnu la vitalité. En art, je ne vois d'écrasant que le poids des cadavres. Tant pis pour qui fait de sa collection un cimetière ou un bazar !

L. DE FOURCAUD.

EXPOSITION DE TABLEAUX, PASTELS & DESSINS

Par EUGÈNE BOUDIN

Plusieurs fois, les lecteurs de notre revue ont été entretenus de l'art si délicat du peintre mariniste Eug. Boudin. M. Durand-Ruel a voulu fournir une preuve aux éloges que, sans compter, la critique décernait à l'éminent artiste et il a organisé l'exposition dont je veux aujourd'hui dire quelques mots.

Boudin a eu ce rare mérite de ne jamais se répéter. Trouvant toujours au coin de mer ou de ciel qu'il avait sous les yeux un aspect renouvelé, il a su donner à son inspiration une expression qui avait son retentissement dans le cœur, sans qu'on puisse jamais accuser son pinceau d'avoir machinalement reproduit une formule.

Tour à tour ensoleillée ou chargée de menaces brumeuses, la mer apparaît dans les tableaux de Boudin, non seulement avec le mouvement, mais avec la vie ; la grande bleue, qui est parfois la grande grise, a des colères et des tendresses, des fougues robustes et de paresseux alanguissements que nul autre n'a révélés mieux que ne l'a fait ce matelot du pinceau.

Je ne cite pas de titres, car en suivant les trente-trois toiles rangées sur la cimaise des galeries, on ne peut en omettre aucune qui ne mérite sa part d'admiracion.

Effet de soleil couchant ou d'aurore blonde ; falaise éclatante de lumière mondaine à Étretat, ou ciel enfumé du bassin du Havre, épopee gigantesque des éléments qui se préparent dans le *Grain* ou chanson rustique qui nous arrive aux oreilles, rythmée par le battoir des *Laveuses sur la Touques*, c'est toujours la même sûreté d'exécution, le même souci de vérité, la même impression vécue, la même harmonie de ton unie à la même sagesse, à la même puissance de couleur.

Mais une partie de l'exposition qui, à mon sens, nous montre dans toute sa maîtrise, dans son admirable vision d'artiste, l'âme d'Eugène Boudin, c'est la suite de pastels et de dessins où sont notés un à un les éléments qui deviendront plus tard des tableaux.

Eglise pittoresque où la féminité bretonne se presse superstitieuse, intérieur où la vie paysanne est surprise dans sa sérieuse et monotone simplicité, rivage battu par le flot et où la silhouette des gens de la mer se dessine en lignes rapides et brutales, marché tout grouillant d'hommes et de choses ; hasards de nature qui appellent la coquetterie de l'art gothique par l'ingénuité dont ils l'enveloppent ; costumes qui marquent des dates, attitudes où s'affirment des races, tout se trouve dans cette incomparable collection formée par l'artiste au cours de sa longue carrière et qu'il considérait peut-être, dans sa modestie d'observateur passionné, comme la monnaie courante de son labeur quotidien.

Il faut s'arrêter longtemps, au contraire, devant ses dessins et ses pastels, devant ses études spontanées comme les effets qu'elles traduisent — devant ses marines et ses paysages — larges comme une page de carnet et où le crayon, par une magique habileté, a enfermé la profondeur des horizons et la nesure de l'infini ; et lorsqu'on aura regardé, lorsqu'on aura contemplé longuement ses morceaux d'un si rare mérite, qu'on nous dise si Eugène Boudin n'est pas un maître, n'est pas le MAÎTRE.

L. R. M.

JOHN LOTHROP MOTLEY

D'après une eau-forte de PH. ZILCKEN



Philippe Zilcken, l'aquafoftiste hollandais bien connu de nos lecteurs par ses délicates eaux-fortes originales, s'attèle de temps à autre à quelque œuvre de longue haleine, d'après un tableau important. Depuis quelques mois cet artiste travaille assidûment à un très intéressant portrait du célèbre historien américain, John Lothrop Motley. Ce portrait reproduira celui qui fut commandé au peintre C. Bisschop par feu la reine Sophie des Pays-Bas, la femme aux hautes qualités

intellectuelles, qui aimait à s'entourer d'hommes de mérite. Lorsque Motley passa une saison à la Haye pour réunir des documents devant servir à son ouvrage : *The Rise and Fall of the United Republic*, la reine Sophie mit à la disposition de l'historien une maison de campagne située à côté de la maison du Bois, à la Haye. Ce fut alors que Bisschop fit ce portrait très intéressant, qui depuis demeura dans le palais du Bois, actuellement propriété de la jeune reine Wilhelmina.

Du vivant du roi Guillaume III, jamais personne ne put obtenir la permission de reproduire cette œuvre.

Aujourd'hui, grâce à l'aménité de la reine-régente qui accorda à l'aquafoftiste l'autorisation nécessaire, le public américain pourra enfin posséder une belle gravure d'un tableau pittoresquement agencé. Le portrait représente Motley, l'écrivain à la physionomie distinguée et sympathique, assis dans un fauteuil ancien, entouré de documents historiques, ayant trait à ses études sur la Hollande de Guillaume le Taciturne.

La tête intelligente aux cheveux blancs, ondulés, l'œil bleu clair, une légère barbe sont les caractères distinctifs de ce portrait, que Ph. Zilcken a su interpréter d'une façon très harmonieuse.

Le veston de velours noir et l'effet de la main appuyée sur le volume de l'ancien chroniqueur Hooft, en reliure parchemin, sont de toute beauté et merveilleusement gravés.

Nous prédisons à cette œuvre, qui marquera parmi celles de Ph. Zilcken, comme intéressant spécialement le public américain, un succès des plus légitimes.

M. A. Pit vient de publier le catalogue descriptif des eaux-fortes de Philippe Zilcken. Ce catalogue, très bien dressé, mentionne deux cent une pièces de caractères différents.

EXPOSITION DE CHICAGO

Jusqu'à présent les différents comités qui s'occupent de l'organisation de l'Exposition de Chicago avaient rencontré bien des hésitations de la part des organisateurs, mais plusieurs décisions viennent d'être prises qui seront d'une grande influence sur la marche régulière et progressive des travaux. L'Exposition sera définitivement concentrée dans Jackson Park, et l'on estime qu'une somme de 5,000,000 de francs sera économisée par la réunion des divers bâtiments sur un terrain unique, au lieu des emplacements disséminés dont il avait été question d'abord.

Les commissaires spéciaux, dont on avait annoncé la démission prochaine, restent tous en fonctions et ont donné une preuve de l'intérêt qu'ils portent à la réussite de l'Exposition en déclarant que la diminution de leurs appointements n'influera pas sur leur manière de voir.

M. Candler a demandé un crédit de 1 million pour l'installation d'une exposition organisée par l'élément nègre de la population.

Les projets pour les locaux dans Jackson Park ont été examinés par la commission des architectes. Ils sont ainsi répartis : M. Richard Hunt, de New-York, pour les locaux de l'administration ; M. G. B. Post, de New-York, pour ceux du palais des Arts libéraux ; M. Mc Kim, de New-York, pour le pavillon de l'agriculture ; M. B. S. Peabody, de Boston, pour la galerie des machines ; M. Henry van Brunt, de Kansas City, pour le pavillon de l'électricité. MM. Adler et Sullivan, S. Beman, W. Jenney, Henry Ives Cobb, Burling et Whitehouse, ont présenté les projets pour le département « Voies et transports », pour les pavillons des mines, de l'horticulture, de la pêche et de la pisciculture.

La maison Olmsted et C°, de Boston, a soumis ses projets pour la disposition des jardins ; en ce qui concerne la partie décorative, statues, fontaines, groupes, trophées, le comité a eu la chance de pouvoir accepter les offres de service de M. Auguste Saint-Gaudens, l'artiste bien connu de New-York, auquel on doit la statue de Lincoln qui est au Lincoln park.

Ces différents projets doivent être approuvés par le comité d'inspection de la commission nationale, mais tout porte à croire qu'ils seront acceptés à l'exception de ceux pour le pavillon de l'agriculture, qui demande un peu plus de terrain. Les architectes sont unanimes à déclarer que les constructions de Jackson park surpasseront tout ce qui a été vu aux expositions antérieures. Elles seront plus coûteuses aussi, parce que les vastes proportions d'une façade qui aura deux milles d'étendue et une élévation de soixante pieds doivent nécessairement entraîner des frais considérables, sans compter les dômes, les coupoles, les minarets et les canaux qui couperont en tous sens les terrains de l'Exposition.

Les principaux matériaux dont il sera fait usage sont le fer, l'acier, la brique et le verre. On utilisera également le stuc, dont l'application a produit des résultats si favorables, lors de la dernière Exposition de Paris. On adoptera pour l'architecture, le style classique. Le directeur des travaux, M. Burnham, croit que l'on pourra commencer les travaux de construction le 1^{er} juin.

M. Allen a soumis un projet de galerie de portraits nationaux où seraient exposés les portraits de tous les Américains ayant joui d'une certaine célébrité. M. Hutchinson est très favorablement disposé pour ce projet.

Les architectes n'ont pas encore discuté les projets pour le palais des Beaux-Arts ; M. Hutchinson se propose de conférer avec le président Gage et autres autorités compétentes, avant de prendre une décision définitive. Mais il est probable que l'on construira ce palais sur le bord du lac. Ce palais sera construit avec le plus grand soin et coûtera un million de dollars. Il sera conservé, après la fermeture de l'Exposition, à sa destination première et deviendra le palais des Beaux-Arts permanent de la ville de Chicago.

On calcule que les frais de l'Exposition seront de 88 millions de francs environ et que les recettes s'élèveront à 105 millions de francs.

Les dépenses peuvent se répartir ainsi :

Constructions.	Fr. 63,500,000
Frais d'administration.	16,500,000
Frais divers.	7,750,000
Fr.	87,750,000

Les recettes sont évaluées comme suit :

Entrées.	Fr. 35,000,000
Locations.	5,000,000
Produit de la vente des bâtiments après l'Exposition.	15,000,000
Fr.	55,000,000

A cette somme il faut ajouter 25 millions, produit des souscriptions des actionnaires et les 25 millions souscrits par la ville de Chicago, ce qui donne un total de 105 millions pour les recettes.

Pour la grande revue navale qui aura lieu en Avril 1893, dans le port de New-York, on se propose de voter un crédit de 1,250,000 francs. Des invitations seront adressées à toutes les puissances, et le comité qui s'occupe déjà de cette revue espère que le roi d'Italie, le pays qui a vu naître Christophe Colomb, traversera l'Océan pour y assister, et que la reine d'Espagne actuelle n'hésitera pas, en mémoire du voyage accompli par Colomb sous les auspices de la reine d'Espagne, à faire le voyage de New-York. Cette revue, avec réception des délégués de toutes les nations qui seraient conduits ensuite de New-York à Chicago, serait la plus belle commémoration de la découverte de l'Amérique.

L'événement de la dernière semaine, pour les travaux préparatoires de l'Exposition de Chicago, a été l'adjudication au prix de 1,085,000 de francs de tous les travaux de terrassement et de canalisation à exécuter dans Jackson-Park. Le Comité a ensuite consacré deux séances au choix de l'emplacement de la tour Proctor, que l'on voulait d'abord placer en face du lac, mais qu'on est décidé maintenant à bâti à Midway-Plaisance, qui se trouve à mi-chemin des voies du centre et de Jackson-Park. On est dès maintenant décidé à réduire la hauteur de cette tour formidable à 1,000 ou 1,100 pieds.

Les projets généraux pour l'exposition qui sera organisée par un comité de dames, rédigés par le chef-contracteur Burnham, d'après les indications de Mme Potter Palmer, ont été mis sous presse et seront envoyés aux femmes-architectes du pays, toutes invitées à un concours pour les projets de façade pour cette exposition spéciale. Mme Palmer est revenue d'un voyage de New-York, enchantée de l'accueil qu'a reçu en cette ville son grandiose projet et de l'appui trouvé auprès du pouvoir exécutif national.

Les congrès dirigés par les dames qui se sont distinguées dans les arts, les sciences et la littérature, formeront une très importante de l'exposition. Douze comités ont déjà été formés, et les travaux commencés promettent les résultats les plus brillants. Mme Potter-Palmer a été nommée présidente de ces différents comités : Comité du personnel enseignant ; comité du congrès d'économie domestique ; comité du congrès des réformes sociales ; comité du congrès de tempérance ; comité du congrès de l'assistance publique ; comité du congrès ecclésiastique ; comité du congrès des missions ; comité du congrès des femmes-médecins ; comité des femmes auteurs et journalistes ; comité des femmes artistes, peintres, sculpteurs et décorateurs ; comité du congrès des musiciennes ; comité des délibérations et des réceptions. Ces différentes comités comptent déjà environ deux cents dames dont l'expérience et le savoir peuvent faire espérer des congrès permettant de constater tout le progrès qu'a fait l'émancipation de la femme en Amérique, depuis l'exposition de Philadelphie.

Le lieutenant A. Shufeldt vient d'être nommé commissaire, pour le continent africain. Le lieutenant Shuteldt qui a voyagé pendant neuf ans en Afrique, va partir à la recherche d'une famille de ces pygmées rencontrés par Stanley dans les forêts de l'Afrique équatoriale. Après avoir pris

quelques renseignements auprès de Sir John Kirke, qui accompagna Living-stone lors de son second voyage au Zambèze, le lieutenant Shufeldt ira directement de Londres à Zanzibar. Là, il se mettra en relation avec Tippoo-Tib pour lui faire amener à la côte une famille composée de douze ou quatorze des pygmées que Stanley a fait connaître.

De Zanzibar, le lieutenant Shufeldt se dirigera vers Natal, Port-Elisabeth, Cape-Town et le Transvaal. Les colonies du Cap seront invitées à représenter à Chicago l'exploitation d'une mine de diamants. Chicago installera la mine, tandis que la colonie donnerait les ouvriers et les diamants bruts. Puis, le lieutenant Shufeldt visitera Benguela, et les états du Congo pour obtenir d'eux leur participation à l'exposition. De Bomba, le commissaire africain ira à Stanley-Pool, puis à Stanley-Fall, où Tippoo-Tib doit lui livrer les pygmées. Après avoir reçu des mains de Tippoo-Tib ces précieux échantillons de la race noire, auxquels le comité de l'exposition de Chicago semble tenir beaucoup, M. Shufeldt se rendra à Monrovia, à Sierra Leone, toujours à la recherche d'autres objets qui pourraient intéresser le comité de l'exposition. Cette mission prendra trente-deux mois, limite assignée au lieutenant Shufeldt.

Le secrétaire d'état Blaine a joint un exemplaire de la proclamation du président à chacune des invitations adressées aux pays suivants : République Argentine, Sibérie, Autriche-Hongrie, Mexique, France, Belgique, Pays-Bas, Bolivie, Paraguay, Uruguay, Brésil, Perse, Pérou, Guatemala, Portugal, Salvador, Roumanie, Nicaragua, Russie, Honduras, Siam, Serbie, Costa-Rica, Chili, Espagne, Chine, Suède, Norvège, Colombie, Suisse, Corée, Turquie, Danemark, Venezuela, Ecuador, Allemagne, Grande-Bretagne, îles Hawaï, Italie et Japon.

Relativement à la participation des différents Etats de l'Europe, je puis vous annoncer que l'on s'attend, de la part de la Russie, à des envois très complets, et on assure que Chicago verra réunis tous les produits de la Russie, représentés comme ils ne l'ont encore été dans aucune exposition antérieure.

Un syndicat de banquiers et de commerçants de Saint-Pétersbourg et de Moscou a souscrit pour 2,500,000 francs. Le gouvernement russe accordera probablement aussi le crédit qui lui a été demandé, et qui s'élève à 2,500,000 francs. L'Exposition russe comprendra une exposition ethnographique qui présentera un aperçu de la condition sociale, des religions, et de la production des différents peuples qui habitent ce vaste empire.

Le Dr Kohlsaat, qui voyage en Italie pour les intérêts de l'exposition, écrit d'Italie que l'exposition y est l'objet des projets les plus sérieux pour la représentation du pays, qui enverra des soies de Milan, des dentelles de Valence, et des œuvres d'art par les principaux artistes.

Il est probable que la splendide collection de reliques de Christophe Colomb qui doit être exposée l'année prochaine à Gênes, sera également envoyée à Chicago. Après réception de la lettre du Dr Kohlsaat, le directeur général de l'Exposition lui a envoyé pleins pouvoirs pour traiter en Italie toutes les affaires concernant l'exposition.

L'état d'Iowa, qui a été le premier à adhérer à la décision de créer, à l'exposition, un pavillon spécial pour chaque état, aura son pavillon sur l'emplacement actuel du restaurant de Jackson Park. La Californie a voté 1,500,000 francs pour un pavillon spécial, et tout porte à croire que les autres états suivront bientôt cet exemple. L'état d'Indiana n'a pas encore définitivement voté les crédits, que plusieurs sénateurs veulent accorder, mais dont la limite varie beaucoup.

La France semble bien disposée à l'égard de l'exposition de Chicago. Il a été dit, il est vrai, dans la Chambre que la loi Mac-Kinley ne laisserait pas d'avoir quelque influence sur les décisions du ministère. Mais il est vrai que les nouveaux tarifs douaniers pèsent plus sur l'Allemagne que sur la France, et l'élection récente aux États-Unis qui fut un succès pour le parti qui ne partage pas l'opinion de ceux qui votèrent la loi Mac-Kinley, nous fait espérer que cette loi sera aboli dans une des prochaines séances du Sénat américain. Il serait peu pratique pour la France de ne pas participer à l'exposition, surtout si l'on se souvient de la part prise par l'Amérique à l'exposition de Paris en 1889, partie très importante tant par les envois que par la foule de voyageurs américains qui visitaient avec le plus grand intérêt cette belle exposition.

Le Canada sera représenté à l'exposition. Déjà le Conseil d'agriculture et l'Association pour les Beaux-Arts d'Ontario ont fait les démarches nécessaires pour s'assurer du concours de toutes les industries qu'ils invitent à représenter d'une façon aussi complète que possible le Canada.

De la Jamaïque et des autres pays des Indes occidentales on annonce l'envoi d'une splendide collection de bois, un peu par la préparation des spécimens. Ces spécimens seront exposés sous la forme assez originale de livres reliés, dont un des plats sera poli, l'autre présentant l'état brut d'une tranche de bois, tandis que le dos du volume présentera l'écorce, où le nom scientifique de chaque essence sera imprimé en lettres d'or. Cette véritable bibliothèque botanique sera accompagnée de notices renseignant sur les localités, les qualités et l'application de chaque espèce.

Le Mexique enverra une exposition historique, pour laquelle on voudrait utiliser les constructions ayant figuré à l'exposition de Paris. Ces constructions formeraient une partie d'une rue de l'ancienne ville de Tenochtitlan que l'on se propose de reconstruire ainsi qu'un temple astélique ou Tezcalli.

COURRIER DE BELGIQUE :

Auvers.

Des éternités durant nous étions forcément obligés de courir Bruxelles pour nous créer une sensation artistique, pour vivre un moment en une atmosphère d'art relativement pure ; le désespoir de jamais voir surgir une aurore nous tenaillait et à jamais nous croyions tout mouvement jeune perdu, ici ; notre pessimisme avait lieu d'être, sans conteste, et certes personne ne démentait l'inanité de nos productions picturales, c'était une vraie stagnation dans tout ce qui pouvait — avec quelques bris de glace aux devan-

tures des peintures consacrées — agir, car si on avait lutté, et lutter est un si gros mot en Art pour Anvers, on aurait du moins stimulé les timides, qui sont toujours, qui se récusent incessamment pour des raisons bourgeois et qui souvent attendent trop longtemps pour faire éclore à la lumière de l'admiration leurs œuvres qui, sans contredit, au début, provoquent des sorties malicieuses dans le public et la petite presse.

Né d'un joli sentiment d'amour pour l'Art, le cercle des XIII, évidente imitation du chiffre des XX de Bruxelles, organise à l'ancien Musée de Peinture sa première exposition annuelle ; pour donner plus de relief à ce début, les membres de ce club ont abandonné une partie de la rampe à quelques invités étrangers qui, mis par la bonne foi, ont répondu généreusement à leur appel.

Tout en ayant produit une exposition qui se hausse au-dessus de la moyenne de bien d'autres, nous ne croyons pas que les XIII aient complètement réussi à enfourcher leur idéal. Desirant faire œuvre jeune, ils ont attelé peut-être leurs meilleures dispositions vers ce but ; mais réduits à l'exigüité de leur nombre fatidique, et les promoteurs de la chose exigeant avant tout, d'eux-mêmes et des immédiats autres, le placement de leur importance et celle de leurs amis, ils se sont acculés contre la porte bâtarde du rempart qui ne mène à aucune issue.

Si l'on veut une transfusion de sang jeune et vibrant, n'expérimentons pas sur des sujets d'une sénilité macabre.

Il serait désirable, au plus haut point, que les artistes français fussent accourus plus nombreux ; il est vrai, nous rencontrons ici Mme Delance-Feurgard et Mme Desvalières, mais d'autres, d'un si pur talent, pourquoi ne les voyons-nous pas, et aussi pour quelle raison les artistes hollandais semblent-ils avoir été écartés systématiquement, ces artistes d'une si vigoureuse force ?

De Khnopff nous admirons le *Du silence*, de Dujardin son *Portrait*, et d'Emile Claus ces divers tableaux qui attestent d'une si puissante et febrile évolution artistique.

Bref, si les XIII nous ont offert une exposition qui mérite notre attention, nous regrettons de ne pouvoir les féliciter de n'avoir mieux saisi le but qu'ils poursuivaient, et de n'avoir groupe autour de leur chiffre des éléments indigènes plus nouveaux.

Le même jour a eu lieu l'ouverture de l'exposition de MM. Carl Nys et Francis Nys, dans la *Salle Verlat*. Du premier, des tableaux d'une jolie distinction troubante et mondaine ; cet artiste possède la délicieuse virtuosité du pinceau, qu'il éteint avec une grâce et une facture particulière sur des sujets choisis, et il s'est imprégné du caprice et spécial charme parisien. De son frère Francis Nys, nous tenons essentiellement à faire valoir la hardie volonté de peindre selon son instinct, de ne faire aucune concession à la moindre utopie du jugement public et de rester personnel et franc en tous les tableaux et esquisses qu'il nous montre. Nous tenons également à faire ressortir de cette exposition que, depuis l'*Art indépendant*, en 1886, aucune manifestation pareille d'art libre n'a été provoquée ici, et si cette manifestation est individuelle, — puisqu'il s'agit d'une exposition personnelle, elle est d'autant plus significative que, dans le voisinage même, une collectivité n'a pu ou voulu réussir sur ce terrain.

Le mercredi 4 mars, M. H. van de Velde a donné au *Cercle artistique et littéraire d'Anvers* une conférence sur le *Paysan en peinture*. D'une belle envergure littéraire au point de vue de la forme et d'une nouveauté pleine quant aux principes émis, M. H. van de Velde a fait une conférence du plus grand et du plus pur mérite ; si elle n'a pas en l'honneur de plaisir au gros public, c'est que l'initiative exige, pour nous en faire comprendre largement, n'est point achevée et nous devrons travailler encore pour la porter au niveau de ce que nous considérons comme le domaine spirituel de l'Art.

G. Ess.

COURRIER D'ANGLETERRE :

Londres.

L'exposition des œuvres du curieux peintre belge Fernand Khnopff, à la Hanover Gallery, est en quelque sorte une déception. Nous n'avons ici que dessins, études, et sujets de grandeur réduite qui ne nous permettent pas de juger l'artiste à sa vraie valeur. Il nous apparaît cependant comme un fantaisiste de profession, mystique voulu mais malgré cela souvent intéressant, qui tient d'un côté au réalisme tempéré de l'école belge, de l'autre à l'art de M. Gustave Moreau. Une forte belle et originale fantaisie est cependant celle intitulée *Un Ange dominant la Luxure*, dans laquelle le peintre a montré l'ange sous l'aspect d'une belle et austère guerrière chrétienne (car le type est féminin), tandis que la luxure apparaît en sphinx, ayant la tête d'une femme belle et lascive et le corps d'une souple tigresse. Dans deux portraits d'enfants, M. Khnopff paraît suivre de trop près la facture sèche et trop emballée dans les chairs de M. E. Van Beers.

Le principal événement de la semaine a été l'exposition à la Fine Arts Society du paysagiste en renom, M. Alfred Parsons, dont les œuvres sont suffisamment connues à Paris, pour avoir été exposées au Salon, et qui de plus a eu la médaille d'or à la récente exposition universelle. L'exposition actuelle, composée de nombreux paysages à l'huile et à l'aquarelle, a pour titre : *Vergers et Jardins*. Ce sont en effet, de nombreuses vues de ces magnifiques jardins, attenant aux grandes propriétés anglaises, qui sont une des gloires du pays ; puis de délicats paysages où le peintre montre de préférence le réveil du printemps. Une étude très poussée, appelée *Pruniers et Asphodèles* est vraiment exquise ; le terrain ondulé y est couvert d'un véritable tapis d'aspédoles, d'où émergent des groupes de pruniers aux fleurs à peine teintées de rose — le tout enveloppé de la douce lumière qui tombe d'un ciel gris-bleu. Moins réussie est une audacieuse étude de plates-bandes de fleurs aux couleurs franchement crues et bariolées, dominées d'un côté par le perron d'un château ; il aurait fallu pour surplomber et envelopper tout cela les flots de lumière scintillante d'un Claude Monet ou d'un Sisley. On peut reprocher à M. Parsons une certaine sécheresse de facture, un trop grand amour pour le détail des arbres et des fleurs qu'il sait si bien rendre. Il ne sait pas assez ce qu'il faut sacrifier, et ne garde pas toujours suffisamment en vue l'impression dominante qui devrait émaner de son sujet. Cependant c'est une peinture sincère, accomplie et parfaitement nationale que la sienne, et nous ne comptons pas beaucoup de paysagistes plus distingués.

CLAUDE PHILLIPS.

ÉCHOS

LA FRANCE A CHICAGO. — M. Jules Roche, ministre du commerce, a nommé une commission provisoire dont la mission est d'arrêter les dispositions préparatoires à la participation officielle de la France à la grande Exposition internationale de 1893 à Chicago.

Cette commission, en dehors du ministre qui en sera le président, se compose de dix-sept membres dont les noms sont une garantie certaine que la France sera représentée d'une manière digne d'elle à Chicago.

En voici la composition :

MM. Adrien Hébrard, sénateur, président du syndicat de la Presse de Paris;
Antonin Proust, député, commissaire spécial des beaux-arts à l'Exposition de Paris en 1880;
Georges Berger, député, directeur général de l'Exposition de Paris en 1889;
Picard, président de section au conseil d'État, rapporteur de l'Exposition de 1880;
Alphonse, directeur des travaux publics de la ville de Paris, directeur général des travaux à l'Exposition de 1889;
Clavery, directeur des affaires commerciales et consulaires au ministère des affaires étrangères;
Pallain, directeur général des douanes;
Tisserand, directeur de l'agriculture au ministère de l'agriculture;
Larroumet, directeur des beaux-arts;
Albarat, ingénieur, sous-directeur au ministère de la marine;
le Général Coste, président du comité technique des ingénieurs au ministère de la guerre;
Fayette, chef du cabinet du ministre du commerce;
Coustet, président de la Chambre de commerce de Paris;
Lourdelet, président du syndicat des marchands;
Pereire, président du conseil de la Compagnie Transatlantique;
Legay, du ministère du commerce, secrétaire;
Bourdois, du même ministère, secrétaire adjoint.

— A l'occasion de la dernière Exposition internationale des beaux-arts de Munich, S. A. R. le prince régent de Bavière vient de nommer officiers de l'ordre de Saint-Michel les peintres Cazin, Courtois et Roll, et chevaliers du même ordre, MM. Carrière et Binet.

— La Commission du monument Meissonier ne s'endort pas. Mais elle ferait bien, croyons-nous, de ne pas s'emballer outre mesure. On prétend qu'un des projets qui a réuni le plus grand nombre de suffrages parmi les commissaires est celui qui représente le peintre drapé dans les plis d'un drapeau français.

Cela touche, n'est-il pas vrai, à la haute fantaisie. Si l'on entrait dans cette voie, il serait logique, lorsque le peintre Gudin mourra, de représenter ce peintre de marines en costume d'amiral.

Le New York Herald du dimanche 8 mars contient un article fort intéressant sur le peintre E.-L. Vail, un des jeunes artistes américains qui s'est fait le plus remarquer aux dernières expositions et un de ceux qui a certainement le plus brillant avenir.

Après avoir étudié les principes de son art avec Cabanel, il se mit résolument à consulter le vrai maître, la nature, et s'éprit spécialement des beautés fascinantes de la mer avec ce côté pittoresque des bateaux et des pêcheurs. Il acquit dans ces études une originalité, une force, une science des plus remarquables des effets de la lumière. Il prépare, pour le prochain Salon, deux tableaux importants. L'un est un effet de nuit à Dordrecht, en novembre; l'autre représente une flottille de bateaux pêcheurs près de l'embouchure de la Meuse.

ETRANGER

ALLEMAGNE. — Le jury d'admission pour l'Exposition de Berlin sera composé des artistes Skarbina, Koch, Hildebrand, Ludwig, Louchay, Eckenbrecher, Henseler, pour la peinture; Hundrieser, Herter, Loch, Reiner, pour la sculpture; Koepping et Meyer, pour la gravure; Wolff et Schmitz, pour l'architecture.

— Il a été alloué un crédit de 100,000 francs pour l'achat d'œuvres d'art, par l'Etat allemand, à l'Exposition de Berlin. L'Etat a mis à la disposition du Comité une somme de 35,000 francs pour les frais généraux.

ANGLETERRE. — A propos de l'Exposition de Chicago, un journal de Bristol (Angleterre) conseille une exposition historique de l'Amérique, qui constituerait les bases d'un musée historique, comprenant des objets relatifs à l'histoire de l'Amérique depuis sa découverte en l'an 1000 par les Islandais jusqu'à la fondation des Etats-Unis en 1776. On accorderait une grande place aux objets se rattachant à la découverte et à la colonisation de Newfoundland et des pays limitrophes par Jean et Sébastien Cabot et les navigateurs anglais de Bristol.

ESPAGNE. — Les peintres espagnols qui prennent part à l'Exposition de Berlin sont : Jimenez Aranda, qui exposera *la Dernière épave*, un portrait et une étude; Alvarez, *la Chaîne de Philippe II*, *la Visite après le duel*; Ruiz Luna, *Trafalgar*; Moreno Carbonero, *les Deux amies*; Gessa, *Fleurs et fruits*; Sorolla, Martínez Abada, Lhardy, Morera, Campuzano, Pinazo, Mlle Frances, Ramirez et Beruete. Eaux-fortées : Araujo.

— Le comité de l'Exposition de Barcelone destine une somme de cinq mille pesetas à l'acquisition d'œuvres d'art.

ETATS-UNIS. — A la vente de la bibliothèque de M. Brayton Ives, à New-York, une *Bible* de Gutenberg a été adjugée à 75,000 francs. L'acquéreur est M. J. W. Ellsworth, de Chicago, l'heureux possesseur du superbe Rembrandt dont nous donnons la gravure en prime à nos abonnés.

Cette vente a produit 124,366 dollars (621,850 francs). La collection avait coûté à M. Brayton Yves plus de 800,000 francs.

Un missel enluminé « Heures de la bienheureuse vierge Marie », écrit pour William Herbert, premier comte de Pembroke, vers l'an 1440, mis aux enchères à 15,000 francs, a été adjugé à MM. Dodd pour 20,500 francs. La première édition des pièces réunies de Shakespeare, publiée en 1623,

a été adjugée 21,000 fr. La première édition de Virgile, imprimée à Venise en 1470, a atteint 15,000 francs.

PAYS-BAS. — Le *Spectator* du 7 mars publie un article du peintre F. ter Meulen sur le portrait de Rembrandt, acheté dernièrement par le musée de La Haye, lequel Rembrandt, très important, sera l'objet d'une étude spéciale du docteur Bode, de Berlin. Ce travail paraîtra dans la prochaine livraison de *Oud-Holland*, la publication très connue pour les nombreux détails inédits qu'elle fait paraître sur les anciens maîtres hollandais.

LA MUSIQUE

La direction de l'Opéra-Comique, confiée depuis trois ans à M. Paravay, est, tout d'un coup, tombée de ses mains. On s'attendait, à vrai dire, à l'accident, mais on n'aurait pas cru qu'il puisse être si brusque. Nous n'avons pas à nous appesantir sur la gestion du directeur qui succombe : ses fautes manifestes et multipliées comme à plaisir ont seules entraîné son malheur. Peu d'entrepreneurs de spectacles ont eu la partie plus belle. Pour entrée de jeu, M. Paravay donna *le Roi d'Ys*, de M. Edouard Lalo, dont aucun « impresario » n'avait voulu et dont le succès fut immense. L'*Esclarmonde* de M. Massenet vint ensuite — œuvre discutable et discutée, mais brillante encore, qui eut de beaux soirs nombreux. Pourquo, s'étant posé comme un artiste et disposant d'une troupe de chanteurs d'élite avec un orchestre excellent, ouvrit-il son théâtre à toute sorte de productions inférieures ? Il ne s'écoulait pas de mois qu'il ne reçut plusieurs pièces, faites ou à faire, et qui, de toute évidence, ne promettaient rien. On a expliqué ces aberrations par des raisons diverses, quelques-unes assez semblables à des calomnies. Rien n'égal, en tout cas, les difficultés d'un chef d'entreprise théâtrale sur lequel tout son entourage a pris barre, obligé d'avoir recours à tout le monde et de se plier aux pires exigences, à l'heure des pires embarras. Je n'ai pas, fort heureusement, à descendre en ces pettesses. Le point certain, c'est que M. Paravay a dû se retirer du jour au lendemain. Toutefois, si nous gardons de son passage à l'Opéra-Comique quelques fâcheux souvenirs, s'il nous a infligé des *Hilda*, des *Cigale madrilène*, des *Dante*, des *Benvenuto*, nous n'oublierons pas aussi que le répertoire lui doit une œuvre supérieure, *le Roi d'Ys* et qu'il avait recruté une remarquable phalange d'interprètes, grâce auxquels les représentations se sont maintenues toujours au plus honorable niveau.

C'est M. Carvalho qui est appelé à recueillir son héritage, ou plutôt à reprendre sa propre place. Je n'ai pas à faire le portrait de l'ancien directeur du Théâtre-Lyrique, qui présida aux destinées de l'Opéra-Comique jusqu'à l'incendie de la salle Favart. Il eut l'honneur jadis de produire le *Faust* de M. Gounod et les *Troyens* de Berlioz. Souhaitons qu'il soit aujourd'hui aussi heureusement audacieux que par le passé. L'Ecole française abonde en jeunes hommes de talent, à qui l'on ne saurait trop faciliter l'accès du théâtre. M. Carvalho peut agrandir de beaucoup sa renommée et rendre à l'art d'inoubliables services. Mais il s'agit de sortir des routines et des malentendus, toujours dénoncés, toujours perpétués, toujours aggravés.

Le temps n'est plus où l'on se contentait d'une œuvre quelconque, pourvu qu'elle fut signée d'un nom connu et qu'elle fut mise en scène avec goût et richesse. Des échecs éclatants ont fait dix fois apparaître cette vérité en ces dernières années. Par suite, il est devenu clair que c'est folie à un directeur de commander sans cesse des ouvrages au lieu de choisir, pour alimenter son répertoire, parmi les drames et les comédies lyriques spontanément écrits par les compositeurs et en toute sincérité. Je sais, à l'heure présente, quantité de partitions en souffrance. Que M. Carvalho se renseigne et qu'il laisse venir à lui les musiciens qui n'attendent point pour travailler qu'on leur envoie des bulletins de répétition. La commande, en matière musicale, aboutit presque fatallement à la médiocrité. Je comprends que l'on commande une cantate de circonstance destinée à être exécutée une fois, à jour fixe, mais non pas une œuvre d'haleine, où l'auteur doit mettre des idées durables, de la passion, du style, de la vie. Avec cet étrange système, on arrive à monter une *Dame de Montsoreau*, un *Dante* et on laisse de côté un *Roi d'Ys*. Mais nous avons foi que M. Carvalho ne s'attardera point dans les sentiers battus et nous attendons de lui des tentatives intéressantes et décisives.

L. R.

LES ACADEMIES

ACADEMIE DES BEAUX-ARTS. — Le secrétaire perpétuel a donné lecture des lettres de candidature de MM. Guiraud, Victorin Joncières, Paladilhe et Pessard au fauteuil déclaré vacant par la mort de M. Léo Delibes.

Le lauréat du prix Achille Leclerc, dont la valeur est de 1,000 francs, est M. G. Bélesta, élève de MM. André et Laloux.

L'Académie a déclaré la vacance du fauteuil de M. Meissonnier. Elle entendra la lecture des lettres de candidature aujourd'hui samedi.

ACADEMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. Jules Simon a, dans la dernière séance, présenté à ses collègues deux opuscules inédits de Montesquieu, offerts à la docte compagnie par un descendant du grand écrivain. L'un de ces ouvrages a pour titre : *La Monarchie universelle*; l'autre est intitulé : *La Réputation et la Consideration*.

M. Barthélémy Saint-Hilaire a fait ensuite une communication sur un papyrus appartenant au British Museum et contenant la *Constitution d'Athènes*.

Ce document, retrouvé en Égypte et transporté en Angleterre il y a une vingtaine d'années, date de l'an 79 de notre ère.

NÉCROLOGIE

Frédéric REISSET, ancien directeur du musée du Louvre, directeur des musées nationaux, officier de la Légion d'honneur, mort à l'âge de 76 ans. C'est grâce à ses soins que la collection Lacaze est entrée au Louvre. C'est également à lui qu'on doit le premier classement des 35,000 dessins du Louvre et la publication de deux volumes du catalogue. Le duc d'Aumale a acquis le cabinet de dessins et de peintures qu'il avait formé.

Louis DELBECQUE, peintre belge, mort à Bruxelles à l'âge de 70 ans.

Gustave WALCKIERS, peintre belge, mort à Bruxelles à l'âge de 60 ans.

WINTERHALTER; peintre, décédé à Karlsruhe, à l'âge de 82 ans.

Le sénateur Giovanni MORELLI, critique d'art très connu en Europe, est décédé à Milan à l'âge de 72 ans.

Morelli, qui écrivait sous le pseudonyme de Lermolief, descendait d'une ancienne famille de Bergame qui s'était toujours beaucoup intéressée aux beaux-arts. Une partie de la collection que possédait Morelli et qu'il a léguée à la ville de Bergame, lui venait de son père. Cette collection est remarquable par les deux superbes tableaux de Giovanni Bellini.

Les recherches de Morelli sur les écoles de Vérone, de Venise et du nord de l'Italie sont de la plus grande valeur, et il a élucidé bien des points obscurs de l'histoire de Giorgione, de Bellini, d'Antonello de Messine, de Jacopo de Barbari. Il est toutefois regrettable que Morelli ait montré une animosité souvent trop personnelle dans ses polémiques; mais, à part ces légers défauts, il faut rendre justice à la subtilité d'observation, à la patiente investigation et aux résultats de la méthode critique de Morelli, qui nous laisse plusieurs volumes de recherches sur les artistes italiens et hollandais.

EXPOSITIONS ET VENTES

HOTEL DROUOT. — Vendredi 13 et samedi 14, salle n° 1, à 2 heures 1/2, par le ministère de M^e Tual, commissaire-priseur, assisté de M. Féral, peintre, de tableaux, esquisses, études, aquarelles et dessins, par feu Eugène Charpentier, peintre d'histoire. (Dernière vacation.)

— Vendredi 13 et samedi 14, salle n° 4, vente, par les soins de M^e Thouroud, commissaire-priseur, assisté de M. Bloche, expert, d'objets d'art et d'ameublement, bronzes, tableaux, porcelaines, bijoux, marbres, groupes, statuettes, bustes, etc.

— Le vendredi 13 mars, à 3 heures: 1/2, salle 8, par le ministère de M^e Duchesne, commissaire-priseur, assisté de MM. Haro frères, experts, pour les tableaux, et Mannheim, expert, pour les objets d'art, de tableaux anciens, portraits de l'école française, statues, bronzes, meubles, formant la collection de M. B***.

— Vendredi, salle n° 3, du lundi 16 au vendredi 20 mars, à 2 heures, par le ministère de M^e Delestre, commissaire-priseur, assisté de M. E. Leroux, librairie-expert, de peintures et estampes japonaises, kakemonos, miniatures indo-persanes, formant la collection Ph. Burty. — Exposition dimanche 15, de 2 à 5 heures.

— Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18, à 2 heures, salle n° 8, par les soins de M^e Duchesne, commissaire-priseur, assisté de MM. E. Féral, peintre-expert pour les tableaux, et A. Bloche, expert pour les objets d'art, de tableaux anciens et modernes : œuvres de Bataille, Besnard, Boudin, Corot, Courbet, Couture, Daubigny, E. Frère, Guillaumet, Hervier, Leroi, Longuet, Robert, Soyer, Troyon, etc., — d'aquarelles et de dessins anciens et modernes; de bronzes de Barye, etc., etc., provenant de la collection de feu M. E. D***.

— Le mardi 17 mars, à 4 heures, salle n° 4, vente, par le ministère de M^e Georges Boulland, commissaire-priseur, assisté de M. Charavay, expert, d'une importante collection d'autographes et de pièces historiques.

— Le mercredi 18 mars, à 2 heures, par les soins de M^e P. Chevallier, commissaire-priseur, assisté de M. Ch. Mannheim, expert de bois sculptés des XV^e et XVI^e siècles, albâtres, ivoires, marbres, terres cuites, provenant de la collection de M. Gru et vendus après son décès.

GALERIES DURAND-RUEL. — Exposition, du jeudi 19 au dimanche 23, des objets d'art japonais formant la collection Ph. Burty.

Société de peintres-graveurs français.

Exposition du 3 au 31 avril 1891. Galeries Durand-Ruel, 11, rue Le Peletier.

Les notices doivent être envoyées avant le 25 mars et les ouvrages doivent parvenir du 26 au 28 mars, dernier délai.

GALERIE GEORGES PETIT. — En ce moment, exposition de paysages, sites, mœurs et types tunisiens, notamment de curieuses études sur Kairouan par M. Gaston Roullet peintre du département de la Marine.

— Chez BOUSSOD VALADON et C^{ie}. Aujourd'hui samedi, dernier jour de l'exposition de 52 aquarelles et dessins de M. Paul Renouard, *Rome pendant la semaine sainte*.

— Une exposition des Beaux-Arts organisée à l'occasion du concours régional, s'ouvrira le 9 mai 1891 dans les salles de l'hôtel de ville d'Avignon. Elle durera un mois.

Cette exposition comprendra les œuvres des artistes vivants français. (Peinture, aquarelle, pastel, miniature, camaïeu, faïences, vitraux, sculpture, gravure et lithographie, architecture et cartons d'art décoratif).

Les ouvrages seront adressés à la Commission de l'exposition des Beaux-Arts, à l'hôtel de ville, à Avignon, du 15 au 20 avril 1891.

— Le total général de la vente de la collection des tableaux, dessins et estampes de Burty s'est élevé à 129,534 francs.

Parmi les estampes, les prix les plus élevés ont été atteints par l'œuvre de Decamps, 3,050 francs; l'œuvre de Delacroix 6,500 francs, l'œuvre de Manet 1,500 francs.

L'encheré la plus惊人的 de cette vente a été celle de 8,050 francs pour un tableau de Monticelli. On sait que ce peintre, mort il y a deux ou trois ans, n'a fait que des ébauches généralement très informes, mais souvent d'une coloration brillante et dénotant un œil d'artiste. Il les vendait pendant sa vie entre 10 et 20 francs. La spéculation, qui se porte toujours sur les œuvres des peintres morts, avait fait monter les plus charmantes des esquisses de ce malheureux artiste à quelques centaines de francs, mais jamais on n'avait fait une folie pareille à celle qui a eu lieu à la vente Burty.

C'est toujours la même histoire : il faut qu'un peintre soit disparu pour que ses œuvres acquièrent de la valeur, et pendant que les acheteurs naïfs se disputent à poids d'or leurs moindres productions, d'autres artistes remarquables, dont le jour de gloire viendra après leur mort, vegetent incompris de la foule insouciante, sans compter que la basse spéculation arrive, s'empare du mort comme le corbeau le soir de la bataille, le dépouille, — et si elle se contentait seulement de le dépouiller !

Je sais en ce moment un marchand de tableaux qui fait pis encore : il a organisé une véritable fabrique de Monticelli ! il en découvre tous les jours; — le pauvre peintre n'est plus là pour réclamer contre ce trafic chiant !

ETRANGER

ALLEMAGNE. — A Nuremberg s'ouvrira dans quelques semaines une exposition d'œuvres par des artistes de cette ville. Cette exposition pour laquelle trois cents envois ont déjà été reçus, sera intéressante par les œuvres de sculpture qui y figureront.

— Prochainement à Dusseldorf, exposition de peinture organisée par le Cercle des Beaux-Arts de Dusseldorf.

— A Hanovre est ouverte la 59^e exposition de peinture, qui compte 459 numéros, et où l'on remarque plusieurs bons paysages.

AUTRICHE. — La Société artistique de Vienne le « Kunstlerclub », a organisé une exposition ouverte depuis quelques jours, où la part prise par les artistes étrangers est assez considérable. Cette exposition compte 218 tableaux d'artistes autrichiens, allemands, français, hollandais, grecs, danois et espagnols.

ESPAGNE. — L'exposition des Beaux-Arts de Barcelone, qui s'organise pour ouvrir au mois de mai, promet d'être très brillante. L'exposition retrospective des œuvres de Fortuny constituera un attrait tout spécial de cette exposition, à laquelle prennent part jusqu'à présent les peintres Galofre, Guzman, Masriera, Marques, Urgell, Baixeras, Llimona, Roman Ribera, Armet, Baran, Gusi, Larraga, Cuchy, Graner, Martí, Sans, Quer, Felice, Pozo, Lafuente, Rusiñol, Casas, Maifren, Serra; les sculpteurs Llimona, Carbonell, Atché, Fuxá, Tasso, Clarassó, Campeny et Claramunt. On annonce le concours de plusieurs peintres français et italiens.

ETATS-UNIS. — Une exposition de livres illustrés, d'aquarelles, d'esquisses et de gravures, est ouverte en ce moment au musée des Beaux-Arts de Boston.

Une autre exposition fort intéressante, celle des œuvres de J.-M. Gengigl, est également ouverte actuellement au Saint-Botolph Club de Boston. Cet artiste est remarquable pour sa délicatesse et sa vigueur et reproduit avec la plus grande habileté ce qu'il y avait de pittoresque dans les costumes et le caractère du passé.

Plusieurs amateurs de Boston, parmi lesquels nous remarquons M. Martin Brimmer dont l'admirable collection renferme des œuvres importantes de Milet, viennent de souscrire une somme assez élevée pour envoyer chaque année un jeune artiste de la ville étudier en Europe, à l'instar de ce qui se fait déjà à New-York. On sait que Boston est l'Athènes des États-Unis et que l'étude des arts et des belles lettres y est en honneur depuis de nombreuses années.

BIBLIOGRAPHIE

Les descendants de Montesquieu préparent la publication des œuvres inédites de leur aïeul, l'immortel auteur de *l'Esprit des lois*. On nous donne déjà les titres des manuscrits dont se composera cette publication, qui sera un véritable événement littéraire : *Discours sur Cicéron; Eloge de la sincérité; Réflexions sur la politique; Voyages en Italie, en Allemagne, en Hollande; Réflexions sur le caractère de quelques princes; Galerie du grand-duc de Florence; Pensées; Lettres, etc.*

L'ensemble de ces écrits ne comprendra pas moins de six à sept volumes, qui seront imprimés avec un grand luxe, à en juger par les *Deux Opuscules: Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe et De la Considération et de la Réputation*. Ces deux ouvrages ont été réunis en un volume, qui vient de paraître, et que les éditeurs nous présentent comme une préface aux écrits inédits de l'illustre Président au parlement de Bordeaux.

FINANCES

Paris, le 11 mars 1891.

Le marché de Londres est encore une fois remué par une crise dans la République argentine. La bourse et la douane de Buenos-Ayres ont été fermées pendant plusieurs jours et le gouvernement met à profit l'oisiveté des populations en les invitant à souscrire un gros emprunt intérieur dont le produit ira sans doute rejoindre les capitaux de nos bons amis les Anglais.

La situation est si grave que l'établissement du cours forcé du papier n'est qu'une question de jours; c'est le régime des assignats avec toutes ses conséquences. Fort heureusement que le papier argentin, dont il existe à Londres des quantités si considérables, est réparti dans un nombre de mains relativement restreint, ce qui limite le nombre des sinistres à prévoir, mais non pas, hélas! l'importance de la perte.

De cette situation particulière, il résulte que le stock Exchange n'ayant pas voulu reporter les engagements sur les fonds sud-américains, les capitaux disponibles ont servi aux autres valeurs internationales. Nous ne pouvons que nous en féliciter puisque cela a empêché les offres pour compte anglais d'affluer à la Bourse de Paris. Notre marché reste néanmoins très incertain, la nuance qui prévaut est la lourdeur, aggravée de l'indifférence du comptant et de la spéculation.

Nos rentes subissent de très nombreuses fluctuations, mais les écarts d'une séance à l'autre ne dépassent pas 0,20 c.

Aujourd'hui, le 3/0 clôture à 95,30, à terme, le comptant cote 95,40; le Nouveau à 93,25. L'Amortissable est à 95,30 comme le Perpétuel et le 4 1/2 0/0, tant soit plus animé décroche le cours de 105 et finit à 105,22.

Les Fonds étrangers sont un peu plus mouvementés. Les Consolidés sont arrivés en hausse à 97 fr. La réponse des primes a lieu aujourd'hui à Londres; cette opération ne donne lieu à aucune variation importante. La rente italienne a eu à supporter de grosses ventes qui l'ont portée un moment à 94,35 pour s'établir au coup de cloche à 94,70. C'est, en somme, 0,40 c. de perte dans la semaine.

L'Exterieure espagnole que nous laissons la semaine dernière à 779/32 finit à 76 7/8. La conversion cubaine est ajournée.

L'Unifiée égyptienne s'écarte peu du cours de 495 fr. C'est de la fermeté. Le Turc a peu varié et conserve le cours de 19,65.

La Banque ottomane s'est raffermit et s'échange à 627,18 et 628,12.

Le Hongrois est assez bien tenu à 93 fr. Les affaires ont été assez suivies.

Le Portugais est bien tenu à 56 3/4.

Les Fonds russes 4,0/0 se maintiennent assez fermes.

L'Oriental 5,0/0 fait 78 7/16 en progrès marqué.

Les valeurs de crédit sont plus offertes et leur marché est plutôt mauvais: la Banque de France est délaissée; on enregistre le cours de 4,348,75, au comptant et 4,340 à terme, seuls cours cotés.

Le Crédit foncier cote 1,280 à terme et 1,285 au comptant. Ce n'est pas brillant.

La Banque de Paris et des Pays-Bas s'est avancée de 823,75 à 828,75.

Le Comptoir national d'escompte faiblit légèrement et inscrit le cours de 650 fr. au comptant.

La Banque d'escompte oscille entre 552,50 et 556,25.

La Société de Dépôts et des Comptes courants qui vient de perdre un gros procès trouve difficilement preneur à . Les déposants se présentent en grand nombre aux guichets de cette Société pour opérer le retrait de leurs fonds.

Le Crédit lyonnais vaut 808,75 après 807,50. On trouvait cette valeur à 822,50 la semaine dernière.

Les valeurs industrielles montrent peu d'animation; la faiblesse prévaut. Voici les cours de clôture : Suez, 2,450; Gaz, calme à 1,460; Panama, 37,50; la Dynamite est délaissée à 525; les Métaux s'inscrivent à 67,50 sans affaires, et le Rio, assez mouvementé, a fait 576,87-581,25 pour finir à 575.

G. MÉZIÈRE.

NOTRE PRIME

Tout abonné d'un an recevrira gratuitement, comme prime, une Superbe **POINTE SÈCHE** exécutée pour *l'Art dans les Deux Mondes* par **Marcelin DESBOUTIN**, d'après un portrait de **REMBRANDT**, ayant pour titre :

PORTRAIT D'HOMME

(*De la Collection de M. J.-W. ELLSWORTH, de Chicago.*)

Cette épreuve, de dimensions inusitées (0^m,47 sur 0^m,37), est spécialement tirée pour les abonnés de *l'Art dans les Deux Mondes*.

Notre librairie se propose de mettre plus tard cette estampe en vente, au prix de **60 francs**.

Nos abonnés recevront par colis postal, sur leur demande, la prime de *l'Art dans les Deux Mondes*.

Pour recevoir notre prime **franco**, adresser en timbres-poste: **1 fr. 50** pour la France, **2 fr. 50** pour l'Étranger, à M. E. LAUGIER, administrateur de *l'Art dans les Deux Mondes*, 43, rue Saint-Georges, Paris.

La prime ne sera plus offerte qu'aux abonnés dont la demande d'abonnement nous parviendra avant le 15 mars prochain.

DURAND-RUEL

EXPERT

Tableaux Anciens et Modernes

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

16, rue Laffitte et 11, rue Le Peletier

MAISON A NEW-YORK, 315, Fifth Avenue

La Maison qui compte des correspondants dans toutes les grandes villes de l'Europe et du Nouveau-Monde, se charge d'être l'intermédiaire pour l'achat, la vente et l'échange de tous les Tableaux anciens et modernes, des Objets d'art, etc.

L'ART MODERNE

Paraissant le Dimanche

Revue critique des Arts et de la Littérature

Comité de Rédaction :

OCTAIVE MAUS — EDMOND PICARD
ÉMILE VERHAEREN

Abonnements : Belgique, un an, 10 fr.
— Union Postale 13 fr.

Adresser toutes les communications à l'Administration générale de l'ART MODERNE, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

T. HAYASHI

Rue de la Victoire, 68
PARIS

OBJETS D'ART ANCIENS DU JAPON

KAKEMONOS	ESTAMPES
LAQUES	BOIS SCULPTÉS
CÉRAMIQUES	BRONZES
BRODERIES	ÉTOFFES
ARMES	ARMURES

Pièces de Montures de Sabres, etc., etc.

ART & CRITIQUE

COLLECTION COMPLÈTE de la Revue *Art et Critique*, 84 numéros, années 1889-1890 50 fr.

L'ÉCHÉANCE, précédée d'une étude sur le Théâtre vivant, par Jean Jullien, édition *d'Art et Critique* 2 fr.

Sur papier de couleur 20 fr.

S'adresser aux bureaux de l'Art dans les Deux Mondes.

EXPOSITION DE TABLEAUX, DESSINS & CROQUIS de

Eugène BOUDIN

du 9 au 17 Mars 1891

GALERIES DURAND-RUEL

11, Rue Le Peletier et 16, Rue Laffitte

VITRAUX ARTISTIQUES

HENRI BABONEAU

Peintre Verrier

Expert près les Tribunaux

13, Rue des Abbesses, 18

PARIS